

RENÉ DUMONT n'est pas seulement un professeur de renommée internationale, qui a consacré sa vie et de nombreux ouvrages à étudier la manière dont l'exploitation des pays du Tiers-Monde par des castes dirigeantes et les pays dits civilisés, engendraient un bouleversement quasiment irréversible de l'équilibre écologique de la terre.

Il est également connu pour avoir défendu les couleurs de l'écologie aux élections présidentielles de 1974. C'est lui qui se trouve à l'origine de la « prise de conscience écologique » des Français, et du développement toujours croissant de la lutte écologique. *Don Quichotte* est allé l'interviewer.

René Dumont à Don Quichotte : « IL FAUT UN NOUVEL ORDRE DU MONDE

MAIS PAS CELUI DE GISCARD »

R.S. — On peut chiffrer la faim dans le monde à l'heure actuelle ?

René Dumont. — Sûrement, il y a cinq millions d'hommes qui meurent actuellement chaque année de surmortalité, de malnutrition et de sous-alimentation. C'est un ordre de grandeur. On estime que les gens mal nourris présentent une surmortalité, par rapport à la mortalité moyenne de leur pays, qui se chiffre à cinq millions par an, douze mille par jour, pour l'ensemble du monde. Ce sont des estimations. La malnutrition et la sous-alimentation peuvent causer la mort par certaines maladies. Les gosses qui ont la rougeole en Europe survivent. En Afrique, ils claquent. Ils sont beaucoup moins résistants à cause de l'alimentation. Par ailleurs, la moitié de l'humanité mange mal, et le quart de l'humanité mange très mal. Dans le sous-continent indien, Inde, Bangladesh, Java, il y a 60 % de la population paysanne qui est fortement sous-alimentée, située en-dessous de ce que l'on appelle la « Ligne de pauvreté ».

R.S. — Et comment se pose le problème écologique dans ces pays ?

René Dumont. — Les paysans sont très nombreux. La population ne cesse d'augmenter. On est donc obligé d'étendre les surfaces labourées, cultivées, plus qu'il ne le faudrait. Le problème se pose différemment en Équateur, en Thaïlande ou en Inde. En Équateur, il y a quelques plaines suffisantes pour nourrir tout le monde, si elles n'étaient pas détenues par la grande propriété qui ne les cultive pas, en général. Généralement elle y installe du bétail, des clôtures et n'en tire pas grand chose. Les paysans, très nombreux, sont chassés de ces plaines. Et ils sont mis où ? Sur les pentes de la grande sierra. Et, eux, pour manger, doivent labourer. Or ces pentes ne devraient pas être labourées, on devrait y mettre des prairies et des forêts pour retenir les terres et labourer le plat, qui est là, en quantité surabondante, mais qui est détenu par un groupe de gens qui habitent en ville, qui possèdent ces terres, qui ne veulent pas s'en occuper, mais qui veulent les garder. Alors bétail, clôture et un gardien qu'on appelle un « caporal ». Donc destruction de la sierra andine depuis la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie.

En Thaïlande, un très riche pays, de belles plaines de rizières centrales, qui vit très largement, beaucoup plus à l'aise que tout le restant de l'Asie du Sud, parce que peu peuplé jusqu'en 1930. Puis, voici que la population augmente, que les gens des villes commencent à acheter les rizières de la plaine centrale, à les cultiver avec tracteurs, avec le moins de travail possible, de faibles récoltes. Et

est une ville empoisonnée par les automobiles, Paris, ce n'est rien à côté de Bangkok.

En démolissant la forêt, on démolit le régime des fleuves et on provoque des inondations accélérées parce que l'humus forestier retenait une partie importante des pluies. Maintenant le champ ne fait plus l'éponge comme faisait l'humus forestier. Autrefois, le paysan maintenait un équilibre écologique, c'est fini.

R.S. — Quelles solutions voyez-vous ?

René Dumont. — Premièrement, le contrôle des naissances. En 73, au Bangladesh, personne ne voulait en parler. Ils croyaient qu'ils allaient augmenter suffisamment la production. Maintenant c'est devenu la théorie officielle, de gros efforts sont faits, mais il n'y a pas de cliniques et de dispensaires partout. En Inde, le contrôle des

René Dumont. — Ils interviennent en ce sens que les pays développés demandent des cultures d'exportation, alors qu'ils ne sont pas seulement capables de nourrir leur pays. Comme la culture d'exportation rapporte plus d'argent, on la développe aux dépens des cultures vivrières. Les cultures d'exportation de l'Inde et du Bangladesh sont le jute et le thé et ce sont les deux denrées dont les prix ont été continuellement mauvais depuis trente ans.

R.S. — Le problème de la faim dans le monde dépend en partie de l'attitude des pays développés...

René Dumont. — Des pays développés qui sous-paierent toutes les matières minérales et agricoles exportées par les pays du Tiers-Monde, ce qui empêche ces pays de moderniser leur agriculture.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas au fond que ça pose un problème de conscience mondiale, de conscience universelle ?

René Dumont. — Il y a trente ans que je pose le problème sous forme de conscience mondiale dans tous mes livres. Il y a trente ans que j'en appelle à la conscience mondiale de l'humanité. Il y a deux mille ans que les Chrétiens en appellent à la conscience morale de l'humanité.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas que l'Europe, si elle se faisait, pourrait jouer un rôle dans ce domaine ?

René Dumont. — Évidemment. L'Europe actuellement dispose d'excédents dont elle ne sait que faire en poudre de lait par exemple. Il y a 1 300 000 tonnes de poudre de lait en stock dans les pays de l'Europe des neuf. On en donne un petit peu aux pays du Tiers-Monde mais beaucoup trop peu. On la donne au bétail. En Europe, les vaches laitières consomment du lait. Au Bangladesh, on produit un peu de lait, mais c'est trop cher pour les gosses. On en fait une espèce de pâte avec de l'eau, on la transporte chez les confiseurs qui en font des bonbons au lait pour les riches.

R.S. — Quand je parle de l'Europe, je ne pense pas tant à l'Europe des Neuf, qui est un groupement d'intérêts économiques et commerciaux, mais à une Europe plus large, qui ait une conscience européenne et qui se sente liée, économiquement bien sûr — à cause du



Photo Frédéric Pascal



Couverture de l'album de George Harrison et de ses amis



Photo Alexander LOW

les paysans sont trop nombreux. Y vont où ? Y sortent de la plaine centrale et, pour vivre, ils sont obligés de démolir la forêt. Ils coupent la forêt, un bel humus forestier, une belle récolte, sans engrais, sans rien, de maïs, de manioc, la première année ! Puis la deuxième année moins et ainsi de suite, et la huitième année, ça tombe tellement bas que ça ne vaut plus la peine. Huit ans de culture, le sol est démolé. Huit ans de maïs ; la première année, trois tonnes, la huitième année, une demi-tonne. Huit ans de manioc : trente tonnes de racines, la première année, trois tonnes, la huitième année. Si on cultivait bien, avec engrais, avec fourrages, avec des animaux, du fumier, la jachère, ça irait.

Les gens de Bangkok au pouvoir s'engraissent sur le dos des paysans, prélèvent un tiers de la valeur de sortie des exportations agricoles, font tous les bénéfices commerciaux sur le dos des paysans. Et Bangkok

Bon, en Inde, il y a un effort de reboisement mais qui est encore tout à fait insuffisant par rapport au déboisement. Mais sur les pentes de l'Himalaya, en Inde comme au Népal, les paysans sont obligés de déboiser pour survivre.

Eh bien faute de forêts, les inondations augmentent chaque année. La première grande inondation en 1970, la seconde en 1974, au Pakistan, la grande inondation de 1976...

R.S. — Qui ne se produisaient pas auparavant ?

René Dumont. — Pas à la même allure et pas de même ampleur.

50 000 morts. Tous les petits paysans on dû vendre leur petit lopin de terre à la moitié de son prix, ils ont dû acheter du riz au double du prix normal. Et le nombre des gens sans terres qui était de 25 % dans la province avant les inondations est passé à 35 %. Alors voilà, ces paysans qui démolissent leur éco-

naissances vient de subir un coup dur avec le départ de Madame Gandhi qui avait un peu abusé, mais ses adversaires au pouvoir abusent maintenant dans l'autre sens, en négligeant ce problème.

Ensuite, augmentation de la production agricole, alors ça pose toutes sortes de problèmes. Notamment celui de la structure sociale. Y a actuellement les minorités privilégiées, urbaines, au pouvoir, dans tous ces pays-là, et qui vivent sur le dos des paysans. Les gens de Bangkok en Thaïlande, les gens de Quito en Équateur, tous ces gens-là vivent de l'impôt prélevé sur les paysans, des bénéfices et de l'usure réalisée sur les paysans, lesquels n'ont pas les moyens de moderniser leur système de production agricole. On leur vole leur surplus, il ne leur reste aucun moyen.

R.S. — Et les rapports avec les pays développés interviennent-ils dans la solution du problème ?